

HISTOIRE D'ARLES

PREHISTOIRE

Si l'agglomération arlésienne actuelle n'a jusqu'à ce jour révélé aucun vestige préhistorique, de nombreux sites aux alentours constituent l'indice d'une implantation humaine très ancienne. Ainsi les hypogées de Fontvieille témoignent-ils d'une brillante civilisation à l'époque néolithique.

Dernière éminence avant la mer, isolée au milieu des marais, la modeste colline calcaire de 25 mètres a très tôt attiré l'Homme. On sait que des peuplades ligures l'occupent déjà à l'aube du I^{er} millénaire avant J.-C. La présence du fleuve et la proximité de la mer laissent par ailleurs supposer de riches liens commerciaux avec les navigateurs Phéniciens, omniprésents en Méditerranée à cette époque.

PROTOHISTOIRE

Les textes anciens connus évoquent deux noms successifs pour la ville. Le premier, *Théliné* ("la Nourricière"), pourrait être d'origine grecque et suggérer des liens, éventuellement commerciaux, avec la cité phocéenne voisine. La nature exacte de ces relations demeurent à ce jour inconnue, même si Arles présentait alors une urbanisation de type hellénistique : des constructions en briques de terre crue montées sur des solins de pierres sèches, et implantées selon une trame de quadrillage.

Les Celtes, arrivés d'Europe septentrionale, donneront à la cité fluvio-maritime un second nom : *Arelate* ("la ville près des marais"). Vers le milieu du IV^e s. av. J.-C., semble se préciser une mutation politique de la ville, dont l'identité culturelle indigène devient plus évidente, et l'urbanisme d'alors témoin d'une organisation sociale déjà complexe.

Dans la première moitié du II^e s. av. J.-C., avant même les grandes campagnes militaires de 125 av. J.-C. contre les Salyens, l'influence des marchands italiens ne cesse de croître dans une économie arlésienne qui paraît très prospère.

ANTIQUITE

La colonie romaine : fondation et première urbanisation augustéenne

La renommée de leurs chantiers navals incite César, engagé dans sa lutte contre Pompée, à faire appel aux Arlésiens ; en 49 av. J.-C., pour soutenir le siège de Marseille, il leur commande douze vaisseaux qui seront construits en un mois.

Une position stratégique remarquable, une économie solide et le bon choix politique des Arlésiens pendant les guerres civiles incitent l'Empereur à choisir leur ville pour implanter la première colonie de la basse vallée du Rhône. Il y installe en 46 av. J.-C. les vétérans de la VI^e légion qui recevra, sous le règne d'Auguste, le nom de *Colonia Julia paterna Arelate sextanorum*, dotée d'un immense territoire, pour partie confisqué aux Marseillais. 1

La fondation coloniale bouleverse la structure de l'agglomération préromaine. L'espace urbain est désormais parcellisé par un quadrillage orthogonal, dont la trame détermine, dès l'origine, les implantations des monuments publics. Cette première urbanisation romaine, dite *augustéenne*, voit la construction, entre autres, d'une enceinte fortifiée, d'un forum, d'un théâtre et d'arcs de triomphe. Un tel programme architectural et urbain, visiblement conçu au plus haut niveau de l'Etat, témoigne de l'importance accordée à la nouvelle colonie.

Seconde urbanisation et prospérité sous la dynastie des Flaviens et des Antonins

À la fin du I^{er} s. ap. J.-C, la prospérité économique de la colonie suscite une vigoureuse expansion urbaine. L'enceinte primitive, au rôle plus prestigieux que défensif, est pour partie abandonnée pour servir à la construction d'un grandiose amphithéâtre établi à mi-pente de la colline. De nouveaux quartiers apparaissent, notamment au sud et, en rive droite, à Trinquaille, relié par un ingénieux pont de bateaux. De luxueuses villas y apparaissent, aux pièces pavées de marbre ou de mosaïques.

Au milieu du II^e siècle, est construit, hors l'espace urbain tant ses dimensions sont importantes, un gigantesque cirque. Hors les murs également, les nécropoles se développent, dont celle des *Alyscamps*, au sud-est en bordure de la voie aurélienne. Ainsi, à la fin Haut-Empire, Arles est somptueusement dotée de tous les équipements et services dignes de la cité importante qu'elle est devenue. L'activité maritime et commerciale des Arlésiens, jointe aux richesses de son terroir, stimulent et entretiennent cette remarquable prospérité.

Vers le milieu du III^e siècle, cependant, la ville connaît une série de troubles, événements mal connus qui témoignent d'une période de forte insécurité et d'anarchie. On en relève les traces particulièrement sur les vestiges des luxueuses villas du sud et de la rive droite, visiblement incendiées. Par ailleurs, l'Eglise d'Arles naissante connaît son premier martyr, Genest. Jeune greffier, celui-ci refuse d'inscrire un édit de persécution à l'encontre des premiers chrétiens. Il sera décapité et inhumé aux Alyscamps, marquant ainsi l'essor singulier de cette nécropole. Arles accède vers 254 au rang de cité épiscopale.

Sous Constantin, retour à la prospérité et essor de la paléochréienté

Grâce au dynamisme de son économie, Arles profite assez rapidement de la restauration de l'Etat par Dioclétien pour surmonter les séquelles de la crise. Constantin I^{er} réunifie l'Empire et instaure en 313 (édit de Milan) la liberté religieuse. La renaissance d'Arles est également favorisée par le transfert de l'atelier monétaire -qui fonctionnera jusqu'à la fin de l'Empire- et par la convocation, à l'initiative de l'empereur, d'un concile réunissant plus de quarante Eglises d'Occident. La ville acquiert ainsi le statut de capitale politique et religieuse, mais aussi économique. Elle continue de prospérer grâce au trafic maritime et fluvial, exportant les nombreux produits de son terroir et commerçant avec la Gaule septentrionale, la péninsule ibérique, l'Afrique du Nord.

Un nouveau programme de rénovation urbaine est lancé. Au coeur de la ville, un vaste espace situé en bordure même du fleuve reçoit un grandiose établissement de bains, traditionnellement connu sous le nom de « thermes de Constantin ». Le forum est agrandi et embelli, tandis que d'importantes transformations sont apportées au cirque : la *spina* (mur central autour duquel court la piste) est détruite en partie, puis reparementée de marbre et décorée d'un obélisque. Un premier groupe épiscopal s'élève au IV^e siècle dans l'angle sud-est de l'enceinte antique, près de l'actuelle tour des Mourgues.

Arles primat des Gaules et ultime bastion de la Gaule romaine

Contrairement à de nombreuses cités de la Gaule, l'urbanisme arlésien va continuer à s'épanouir tout au long du V^e s., tant dans le domaine civil que dans celui de l'architecture religieuse.

Mais les menaces d'invasions se précisent et la ville fait valoir sa position stratégique. On édifie une nouvelle enceinte resserrée, s'appuyant sur les grands monuments et courant jusqu'au fleuve. Déjà, par prudence, en 395, alors que l'Empire craque de toute part, la préfecture du prétoire des Gaules a été transférée de Trèves à Arles. En 417, La ville bénéficie de la primatie des Gaules au détriment de Lyon, et le pape Zozime accorde à son évêque Patrocle l'exercice des droits de métropolitain sur toute l'ancienne Gaule Narbonnaise.

Par ailleurs, l'empereur Honorius décide de réunir chaque année à Arles, les délégués du Conseil des Sept Provinces. Il en fait ainsi la capitale politique, administrative et religieuse de ce qu'il restera de la Gaule romaine, jusqu'à sa prise, en 476 par les Wisigoths. Durant ce siècle, la ville aura connu les soubresauts et luttes des derniers empereurs et des autorités religieuses. A la fin du Ve siècle, la cathédrale est transférée à cette époque au coeur de la cité, et placée sous le vocable d'Etienne qu'elle conservera jusqu'au XII^e siècle, où elle recevra le nom de Trophime.

MOYEN AGE

Du pouvoir franc aux comtes de Provence

Face aux turbulences politiques et religieuses créées par les querelles des envahisseurs barbares, l'évêque Césaire impose sa personnalité hors du commun. Sa piété fervente et rigoureuse, servie par un don exceptionnel de la parole, domine la première moitié du VI^e siècle. Il laisse 238 sermons galvanisant la foi et la vie chrétienne, et fonde un monastère de femmes –un seul existait alors en Gaule, à Marseille- qui perdurera pendant des siècles.

En 536, Arles passe aux mains des Francs, à la satisfaction de ses habitants, lassés de plusieurs décennies de domination des peuples ariens. Le retour à la paix et à l'unité religieuse attendus sera cependant bien fragile. La ville, comme le reste de la Provence, doit subir les luttes fratricides des Mérovingiens, puis de nouveaux envahisseurs : Lombards et Wisigoths. Le siècle est également marqué par de nombreuses épidémies, dont la peste et la variole.

Sous le règne de Charlemagne et de son fils, la région connaît un certain répit. Mais de nouveaux ennemis se manifestent : les Sarrasins atteignent le Rhône dès 721 et multiplient leurs raids meurtriers jusqu'en 883 ; les Normands débarqués en Camargue pillent Arles en 859.

Toutes ces attaques, et leurs ripostes, laissent la ville profondément meurtrie. Les quartiers périphériques sont abandonnés des Arlésiens qui se réfugient dans les monuments antiques transformés en forteresses, isolées au cœur d'une région ravagée. La situation politique de la ville en est elle-même profondément modifiée. Le démembrement de l'Empire carolingien en fait une frontière entre le Languedoc, aux mains des comtes de Toulouse, et la Provence dont Arles devient la capitale.

Mais, considérablement affaiblie, la Provence est rattachée en 934 au royaume de Bourgogne, placé sous la protection des empereurs germaniques. Cependant, de fait, le pouvoir leur échappe de plus en plus, au profit des puissants seigneurs locaux. Avec Guillaume I^{er} le Libérateur, les comtes d'Arles, devenus marquis de Provence, vont donc constituer la première dynastie indépendante, dont Arles sera la capitale et l'abbaye de Montmajour la sépulture.

Cette période mouvementée voit également le déclin de l'église et de l'autorité de ses évêques, malgré un renouveau sensible à l'époque carolingienne. A partir du X^e siècle, le siège d'Arles est occupé par des membres de grandes familles, originaires de Bourgogne, et les liens familiaux induisent une forte accointance entre pouvoir civil et religieux.

Renaissance médiévale et « République d'Arles »

Le retour à la paix et l'affermissement du pouvoir comtal entraîne un vif élan économique et démographique. La ville s'ouvre à de nouveaux quartiers : le *Vieux-Bourg*, actuel quartier de la Roquette, sous l'autorité de la famille des Porcelet ; le *Méjean* "milieu" entre *Vieux-Bourg* et la Cité dont la possession est souvent disputée par les armes ; le *Bourg-Neuf*, au nord, actuel quartier de la Cavalerie, dominé par la famille des Baux ; le *Borium*, actuel quartier Portagnel. Ce nouvel ensemble urbain sera progressivement ceint d'un rempart. Sur la rive droite du fleuve se développe le bourg de *Trinquetaille*, inféodé également au comte des Baux, et possédant sa propre enceinte. Arles au XII^e siècle abritera alors quelque 15 000 habitants et deviendra la deuxième ville de Provence.

Au XI^e siècle, quelques grandes familles de l'entourage du comte Guillaume se partagent l'essentiel des richesses et du pouvoir, qu'il soit civil ou religieux. Il faudra la réforme grégorienne pour arriver à soustraire les biens de l'Eglise aux appétits des laïques et à obtenir une certaine séparation des pouvoirs. Par ailleurs, la prospérité retrouvée va permettre au chapitre de reconstruire au XII^e siècle la cathédrale Saint-Trophime, de l'orner d'un superbe portail et de lui adjoindre un cloître.

A côté des premières familles qui tiennent les seigneuries des quartiers –Porcelet, les Baux et vicomte de Marseille– apparaît une classe de chevaliers urbains fortement enrichis par le renouveau commercial. Celle-ci est à l'origine du consulat en 1131, un des premiers de Provence. Réservée à l'aristocratie, cette ébauche de pouvoir municipal, perdurera près d'un siècle.

Mais, cette "République d'Arles", à peine a-t-elle échappé au contrôle de l'évêque que les conflits se multiplient, tant avec les classes moyennes, qu'avec le comte de Provence qui tente de reprendre sa place dans le jeu politique local.

De 1220 à 1235, la tension est d'ailleurs si vive que la ville est administrée par un *podestat*, professionnel de la politique, payé et nommé pour un an, et toujours non arlésien. Intervient également le bref épisode de la "Confrérie des Bayles", mouvement proche de l'hérésie cathare et opposé autant au pouvoir seigneurial qu'à celui de l'Eglise. Ces troubles incitent l'archevêque à faire appel au comte de Provence. Mais l'avènement de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, et qui par son alliance avec Béatrice de Provence arrive à la tête du comté, ne fait que redoubler les violences, dont le massacre des Hospitaliers. En 1251 l'armée comtale entre dans la ville et le consulat est supprimé. Arles ne sera plus jamais indépendante.

Sombre fin de Moyen Age pour une Arles angevine

Le comté sera représenté à Arles par un viguier, un juge et un clavaire qui disposeront du pouvoir. La seule représentation communale réside en la nomination de quatre syndics ayant la charge de l'administration de la ville. Si les Arlésiens ont reçu du comte des privilèges, ceux-ci sont réduits par les officiers royaux...qui ont pourtant juré de les respecter sur le banc de pierre encore visible Plan de la Cour. Peu à peu, franchises, libertés et privilèges sont vidés de leur contenu et la ville connaît un lent abandon de la part des souverains angevins. A cela s'ajoute les ravages des trois grands fléaux de l'époque : famine, peste et guerre.

En 1347 les navires génois importent une épidémie de peste qui fera 25 millions de mort en Occident. Aux ordres du roi Charles V, Du Guesclin pille et rançonne la région dans le but d'affaiblir le comté au profit de la couronne. En 1380, la guerre civile s'installe en Provence, et rien n'est épargné à la ville ni à son terroir particulièrement fertile. En un siècle Arles perd la moitié de sa population, la campagne est ravagée et des villages entiers disparaissent.

TEMPS MODERNES

Arles et l'intégration au royaume de France

En 1481, le comte de Provence, Charles III meurt en instituant Louis XI son héritier. Le représentant de celui-ci s'engage à maintenir l'identité du comté au sein du royaume et à respecter ses privilèges. Accédant au souhaits des Arlésiens, il va même jusqu'à rétablir le titre de consul de l'ancienne « République d'Arles ». Unies mais non rattachées en droit à la France, la Provence et la Camargue se plieront peu à peu à l'administration et à la langue de la couronne.

Mais une profonde insécurité demeure. La ville, de par sa situation, revêt une importance stratégique dans les guerres d'Italie. En retour, elle est exposée aux contre-attaques de l'armée de Charles Quint, qui est repoussé en 1536. Vers 1561-1562, Arles est menacée à ses portes (Saint-Gilles, Beaucaire, Les Baux) par l'horreur des Guerres de religion. Entre 1588 et 1594, c'est la société arlésienne elle-même qui se déchire dans la guerre civile de la Ligue. Le XVI^e siècle connaît par ailleurs une série de catastrophes naturelles : sécheresses, inondations, hivers rigoureux... à laquelle s'ajoute le retour périodique de la peste.

Cependant, l'intégration de la Provence au royaume fait son chemin et les visites de souverains à Arles donnent lieu à de chaleureuses manifestations. Le parlement d'Aix, créé en 1501, témoigne de l'autorité du roi, laquelle s'exprime dans le domaine religieux par la nomination des archevêques.

Et malgré toutes les épreuves de ce XVI^e siècle, la ville sait mettre à profit les accalmies pour restaurer son économie et permettre un réel épanouissement de la Renaissance. Dès la seconde moitié du XV^e siècle, l'architecture religieuse et civile transforme le paysage urbain. Tandis que la familiarité avec le patrimoine antique, qui connaît un engouement grandissant, va donner une coloration particulière à l'art arlésien à travers de nombreux emplois ou copies.

Arles au Grand Siècle

Sous Henri IV, on assiste à un retour à la paix et à la prospérité. La ville accueille avec ferveur deux souverains : Louis XIII en octobre 1622 et Louis XIV en janvier 1660. Ces visites fastueuses inspirent l'architecture de l'époque, avec ses lambrequins sculptés sous les allèges de fenêtres qui rappellent les draperies déployées à l'occasion.

Déchue de toute ambition politique ou administrative au profit d'Aix, qui s'impose comme la capitale de la Provence, Arles ne brille plus que par l'éclat de son siège épiscopal. Le vif élan pastoral impulsé par le concile de Trente est relayé localement par des archevêques remarquables. Il en résulte une multiplication spectaculaire des communautés religieuses, tandis que ce renouveau spirituel, lié à la poussée démographique, incite à une rénovation des paroisses. A la fin du siècle, la ville comptera huit paroisses, dont cinq disposeront d'une église reconstruite ou agrandie dans le style gothique tardif.

Cependant, les dettes contractées pendant les guerres de Religion, oblige la ville à céder au profit de ses créanciers d'importantes portions de son immense territoire. On voit ainsi apparaître en Camargue la constitution de vastes domaines fonciers qui participent à la reconquête agricole de ce terroir déserté depuis des décennies. En retour à cet enrichissement de l'aristocratie et de la bourgeoisie, la ville se pare d'une floraison d'hôtels particuliers.

Au sein de ce vaste chantier émerge le chef d'œuvre absolu du siècle : le nouvel hôtel de ville, symbole de la grandeur et de la prospérité de la cité. Il est conçu également en hommage somptueux au Roi soleil, en l'honneur duquel on érige face au nouveau monument l'obélisque ornant autrefois le cirque romain. Les travaux dureront dix ans, menés par l'architecte arlésien Jacques Peytret aidé de Jules Hardouin-Mansart, à qui l'on doit notamment l'audacieuse voûte en berceau du vestibule de l'édifice. 6

C'est également de cette brillante époque que date, en 1666 la création d'une des premières académies de province à l'imitation de l'Académie française.

Cependant, au tournant du siècle, Arles va renouer avec un épisode de multiples catastrophes : l'hiver 1709 ruine les récoltes et gèle les oliviers, inondations et disettes se succèdent et la grande peste de 1721 emporte plus du tiers des habitants de la ville.

EPOQUE CONTEMPORAINE

Arles en Révolution

En 1789, un rude hiver plonge dans une profonde misère une population, par ailleurs accablé par l'impôt. De violentes émeutes éclatent, et, récusant leurs députés aux Etats Généraux, les Arlésiens se rendent maîtres de la municipalité et le 4 août, déposent les consuls. Un nouveau conseil est formé. Il se compose de représentants de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie et de diverses corporations.

Le 15 février 1790, Pierre-Antoine d'Antonelle est élu premier maire d'Arles, grâce aux voix des artisans et des marins. Le 13 janvier 1791, il ouvre dans l'église du collège, la Société des amis de la constitution, réservée à ses seuls partisans. L'exclusion des autres, ainsi que l'anticléricisme du nouveau maire suscite la création en juillet d'un club dénommé Société des amis de l'ordre et de la paix qui réunit les adversaires de la Révolution. Ceux-ci, qui se réunissent dans la maison du chanoine Giffon, et portant comme insigne un siphon d'argent, deviennent les « chiffonistes ». Ils se recrutent surtout dans les quartiers de l'Hauture et de la Cavalerie. Le camp adverse, autour du quartier de la Monnaie, à la Roquette, portera le nom de « monnaidiers ». Cette dualité politique et topographique perdurera bien après la Révolution.

Dans un climat de violence quotidienne, les deux clans s'affrontent. Les élections de novembre donnent la victoire à la Chiffone. Les monnaidiers sont pourchassés et quittent la ville pour se cacher en Camargue. Les vainqueurs transforment la ville en camp retranché royaliste. Le 21 mars 1792, Arles est déclarée en état de rébellion contre la République et une armée de 1 000 Marseillais se met en route à travers la Crau, avec des canons. Le 27 mars, ils entrent, sans tirer un coup de feu, dans une ville désertée durant la nuit par les chiffonistes.

Les monnaidiers reviennent donc au pouvoir, mais famine, chômage et endettement n'améliorent pas la vie des Arlésiens. Un nouveau club apparaît, le comité « des Sabres » qui pourchassent les chiffonistes ou les femmes de ceux qui ont émigré.

En juillet 1793, les monnaidiers doivent s'exiler à leur tour et la Révolution reprend son cours. Les églises sont fermées et tous les édifices publics sont dépouillés des symboles de l'Ancien Régime. Après le 9 Thermidor, nouvelle alternance. Le 15 février 1795, le club est fermé et le comité de surveillance dissout. La municipalité tombe aux mains des chiffonistes et les monnaidiers, à leur tour, sont proscrits.

Le régime napoléonien obtiendra le soutien d'anciens chiffonistes, dont plusieurs feront de belles carrières. En 1801, le Concordat ramène la paix religieuse, mais il consacre la disparition de l'archevêché d'Arles au profit d'Aix-Marseille, ainsi qu'un moindre rôle politique de la ville. A la chute de l'Empire, les républicains sont les victimes d'une impitoyable terreur blanche qui les oblige à fuir à nouveau.

Les mutations du monde moderne : voie ferrée contre vieilles pierres

Le XIXe siècle sera marqué notamment par deux événements d'envergure : le dégagement des monuments antiques, témoins d'un passé dont les Arlésiens cultivent le souvenir depuis plus de deux siècles ; l'arrivée du chemin de fer dans la ville, qui en verra son économie et son urbanisme profondément bouleversés.

C'est en 1825 qu'est entrepris, par le maire Laugier de Chartrouse, le dégagement de l'amphithéâtre, loti d'habitations depuis le début du Moyen Age. En 1830 une course de taureaux est donnée dans le monument, devant vingt mille spectateurs enthousiastes. Initié en 1823, le projet d'exhumer les ruines du théâtre antique sera beaucoup plus laborieux. Le chantier ne sera achevé que soixante quinze ans plus tard. La vision d'un progrès triomphant s'accommode moins du respect des sites anciens.

Au milieu du siècle, Arles amorce résolument sa révolution industrielle. En 1848, le chemin de fer fait son entrée dans la ville. Le train inaugural de la ligne Marseille Avignon, transportant six cents voyageurs officiels arrive devant les ateliers d'Arles. Ces derniers, destinés à l'exploitation du futur PLM, dévaste la prestigieuse nécropole des Alyscamps et ruinent la batellerie arlésienne dont 4 000 personnes vivaient. Ils apportent cependant de nombreux emplois industriels qui perdureront plus d'un siècle. Arles, qui a toujours vécu de ses terroirs et du fleuve, devient une ville ouvrière. Des chantiers navals à Barriol et une importante papeterie viendront conforter ce bassin d'emploi.

Autre événement important de ce XIXe siècle : l'endiguement du fleuve. A l'occasion de crues du Rhône particulièrement graves, Napoléon III vient à Arles en 1856 pour secourir les sinistrés et décider de la construction ou la réfection de digues.

Un nouvel urbanisme

L'équilibre démographique de la plus vaste commune de France est profondément bouleversé par ces mutations. La population urbaine connaît une forte croissance et la ville se déploie en une nébuleuse de faubourgs suburbains. Le premier d'entre eux se dessine sur la colline des Mouleyrès, à proximité des Ateliers et du chemin de fer.

L'aménagement des boulevard, initié dès la fin du XVIIIe siècle par le percement du boulevard Emile-Combes, se poursuit. Le boulevard des Lices est achevé vers 1820 et l'actuel Boulevard Clémenceau est aménagé. La ville connaît ses premiers ponts fixes sur le Grand Rhône : le viaduc ferroviaire dit « Pont aux lions », mis en service en 1868 ; le pont routier de Trinquetaille en 1875. La rue Gambetta sera laborieusement ouverte entre 1883 et 1896.

Ces aménagements s'accompagnent de la quasi disparition des remparts, et les bâtiments qui les bordaient s'ouvrent par des terrasses et devantures sur les nouvelles artères dédiées à la promenade et la convivialité d'une ville du Midi. C'est celle-ci que découvrira Vincent Van Gogh en 1888-1889, dont le court séjour inspirera à l'artiste tant de chefs-d'œuvre.

Le centre ancien, lui, conserve sa physionomie générale malgré la Révolution qui a vu plusieurs églises dégradées et certains hôtels particuliers à l'abandon. Au début du XXe siècle apparaissent quelques grands hôtels (place du forum, boulevard des Lices) qui préfigurent l'attrait touristique que connaîtra Arles. Au sud de la ville se développe bientôt le quartier Chabourlet à l'architecture soignée, souvent inspirée du style Art Floral en vogue à cette époque.

De la deuxième guerre mondiale au début du XXIe siècle

La Seconde Guerre mondiale s'avère rude pour la ville. Victime de cinq bombardements aériens en l'été 1944, la ville perd sa gare, ses deux ponts et 28 % de son habitat. Détruites également deux églises (Saint-Julien et Saint-Pierre-de-Trinquetaille), alors que l'amphithéâtre, les remparts et Notre-Dame-de-la-Major sont gravement endommagés. La reconstruction est dirigée par les architectes Pierre Vago et Jean Van Vigom qui construisent notamment une nouvelle église à Trinquetaille, ornée de somptueuses verrières d'Alfred Manessier (1954).

La construction d'un nouveau centre hospitalier, destiné à remplacer l'Hôtel-Dieu de la Renaissance, est réalisée sur la colline de Fourchon par Paul Nelson en 1974. Autre construction d'envergure, celle du musée de l'Arles et de la Provence Antiques, qui, à proximité du cirque romain, vient couronner des siècles de recherches archéologiques arlésiennes.

Rudement touchée dans les années 1980 par de nombreuses suppressions d'emplois industriels, la ville se dote progressivement d'une forte notoriété dans les domaines de la culture, notamment celle liée à l'image. Les Rencontres Internationales de la Photographie, créées en 1970, prennent de l'ampleur. La musique, la littérature (Harmonia Mundi, Actes Sud) s'imposent dans l'économie arlésienne.

Le XXIe siècle s'ouvre sur une vaste opération de réhabilitation de la friche industrielle laissée par la fermeture des Ateliers SNCF. Y trouvent déjà place, Supinfocom, école supérieure d'infographie, un IUT consacré aux T.I.C. et une résidence universitaire. En projet, un hôtel d'entreprises, la Grande Halle dédiée aux spectacles et manifestations culturelles, tout un nouveau quartier dynamique et accueillant, à proximité du centre ancien.

Ce regard tourné vers l'avenir n'exclut pas le souci de préserver les joyaux du passé. Les grands chantiers du Plan Patrimoine Antique redonnent tout leur caractère à des monuments vieux de 2 000 ans ; des églises sont rouvertes au public pour des manifestations culturelles et l'hôtel de ville fait progressivement peau neuve. Par ailleurs, les travaux sur l'habitat privé du secteur sauvegardé se multiplient.